

A. SPIR

PROJET

D'UN

CÆNOBIUM LAÏQUE

TRADUIT DE L'ALLEMAND

PAR

M^{ME} H. CLAPARÈDE-SPIR



LUGANO

CASA EDITRICE DEL " CÆNOBIUM „

1907.

A. SPIR

PROJET

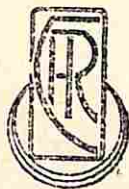
D'UN

CÆNOBIUM LAÏQUE

TRADUIT DE L'ALLEMAND

PAR

M^{ME} H. CLAPARÈDE-SPIR



LUGANO

CASA EDITRICE DEL " CÆNOBIUM „

1907.



La revue le « Cœnobium » qui s'est donnée pour noble tâche de travailler au progrès intellectuel et moral de notre temps, s'est dès le début de sa fondation préoccupée d'une question bien digne d'attention, en mettant à l'étude le projet d'un « cœnobium laïque ». Celui-ci comprendrait un groupe d'hommes cultivés, voulant vivre dans une communauté temporaire ou permanente, et « former une espèce de famille internationale ». Animés d'un même désir de se « vouer aux problèmes scientifiques, à la vérité, à la justice, dans un milieu de tolérance, de liberté et de fraternité le plus bienveillant », ces hommes chercheraient non seulement à s'élever au-dessus des manifestations banales de la vie, à se livrer à une activité féconde et à des jouissances supérieures, mais aussi « à développer jusqu'à leurs limites extrêmes leurs facultés intellectuelles et morales ».

L'enquête ouverte à ce sujet ici même, aux fins de connaître l'opinion d'hommes compétents de divers pays, donna des résultats fort intéressants, et pour la plupart encourageants. Toutefois, plusieurs des réponses font supposer que le but véritable de l'initiative a été plus ou moins méconnu. Cela tient peut-être, d'une part, au fait que le mot « cœnobium », pris en lui-même, a pu provoquer une certaine confusion, alors que le qualificatif « laïque » lui confère une tout autre signification, et qu'il ne s'agit plus dès lors d'aliéner sa liberté, comme d'aucuns le craignent; d'autre part, à ce que dans le projet proposé l'activité personnelle n'a pas été mise assez en valeur, et cela a pu donner lieu à l'interprétation d'une existence trop égoïste exempte de toute responsabilité et de

toute initiative utile, consacrée uniquement à la contemplation, dans une douce retraite, ce qui évidemment ne serait pas pour plaire aux esprits généreux; de là l'objection de la « tour d'ivoire ».

Il importe donc en premier lieu d'exposer quelques projets mûris qui aideront à faire comprendre ce qu'une institution de ce genre peut avoir de hautement bienfaisant. C'est dans ce but qu'il nous a paru utile de faire connaître ici le plan complet d'un cœnobium laïque tel que l'a élaboré, à l'âge de 33 ans, le philosophe African Spir, et qu'il aurait voulu réaliser. Il est probable que ce plan semblera d'emblée trop pur et trop grand pour pouvoir être mis à exécution, puisqu'il exige, ce qui de nos jours encore coûte le plus aux hommes: le désintéressement. Néanmoins les idées qui y sont développées pourront profiter peut-être à un petit noyau d'hommes d'élite, désireux de tenter une entreprise analogue, qui, si elle était imitée, pourrait certes, comme le dit M. Mactierlinck « avoir une influence considérable sur l'orientation de l'existence humaine » à notre époque si ballottée et indécise, où seule une régénération morale l'emportera victorieusement.

Chapel, près Genève.

HÉLÈNE CLAPARÈDE-SPIR.

INTRODUCTION.

Tout effort a pour fin le bien-être, l'état de satisfaction. Personne ne le conteste. Dès lors on pourrait supposer que les hommes — du moins ceux qui en ont les loisirs — commencent par se demander : « Qu'est-ce que le bon et le bien, par quelle voie pouvons-nous y accéder le plus sûrement ; quels sont les moyens les plus efficaces à leur réalisation ? » C'est en général de la sorte que l'on procède quand on poursuit un but donné. Mais, fait-on de même lorsqu'il s'agit de la vie ? Loin de là. Nous laissons plutôt à nos diverses tendances et prédispositions, relevant de facteurs physiologiques, ainsi qu'aux opinions reçues, et que l'on ne prend même pas la peine d'examiner, le soin de trancher la question. D'ailleurs où trouverait-on le temps de se livrer à d'aussi abstraites méditations, quand la vie intense est là, qui nous presse de nous jeter aveuglément dans la mêlée ?

Le but principal que poursuivent la plupart des hommes est de pourvoir à tout ce qui est nécessaire à leur entretien matériel : nourriture, vêtement, logement, et ce qui s'y rapporte. Il va de soi que cette préoccupation est fort légitime, puisque ce sont des besoins essentiels qui demandent tout d'abord à être satisfaits. Mais ici se pose la question : Quelle devra être la mesure de ces besoins ? Que doit-on considérer comme indispensable à la vie ? Des opinions divergentes ont été émises à ce sujet. L'idée prédominante chez les anciens était que la sagesse consiste dans la plus grande limitation possible des besoins matériels. Or, de nos jours, c'est précisément la tendance contraire qui semble prévaloir, à savoir que l'augmentation des besoins est un signe de civilisation, et qu'il faut susciter chez les populations encore frustes des besoins nouveaux, afin de les amener à une existence plus civilisée.

Ces deux points de vue contiennent chacun une part de vérité et d'erreur.

Certes, mieux vaudrait pour l'homme qu'il n'eût que des aspirations spirituelles et point de besoins corporels; mais puisque tel n'est pas le cas, il est fort déraisonnable de vouloir artificiellement s'imposer des privations exagérées, comme le pratiquaient les Cyniques et les ascètes chrétiens; car, en dépassant les limites dictées par la nature, on porte préjudice non seulement au corps, mais encore à l'esprit. Vivre comme Diogène dans son tonneau, se vêtir de haillons et se nourrir d'herbes et de racines, n'est guère bon que pour celui qui veut se soustraire au travail et faire montre d'originalité, ou qui en raison de ses croyances métaphysiques espère de la sorte gagner le ciel.

Non moins erroné est le point de vue opposé, selon lequel il faut envisager la multiplicité des besoins comme un symptôme de progrès, et mesurer le degré de développement des hommes au degré de raffinement qu'ils déploient et dont ils savent jouir. Evidemment, l'on attribue ici aux besoins physiques l'importance qui, de fait, ne devrait revenir qu'aux besoins moraux. Il est indéniable qu'un certain confort matériel est nécessaire pour s'affranchir des entraves extérieures que la nature pourrait mettre au libre épanouissement des facultés intellectuelles. Mais de là à prétendre que le luxe peut exercer une influence véritablement favorable, ou qu'il soit capable d'augmenter en nous la satisfaction intérieure, c'est ce que l'on serait bien en peine de prouver. Par contre, l'on ne saurait mettre en doute que l'excès de luxe est préjudiciable: étant donné que les réserves de richesses et de moyens de jouissances sont en quantité limitée, s'en approprier de superflus c'est en frustrer quelqu'un d'autre; ce qui constitue une flagrante injustice, puisque les produits de ce monde n'ont pas été créés pour l'usage exclusif de tel ou tel groupe d'individus. Si quelqu'un, dans un banquet, s'avisait d'arracher aux convives les morceaux de la bouche, l'on serait unanime à trouver le procédé brutal et injuste. Mais, si la chose se pratique d'une façon moins apparente, l'on n'y voit aucun mal. Que les égards que nous devons à nous-mêmes et à autrui nous préservent donc de l'excès de luxe. D'une part, l'on ne se rend pas plus heureux en s'octroyant une foule de besoins inutiles, et d'autre part on fait tort à son prochain, — sinon peut-être selon les lois positives, du

moins selon cette loi intérieure, qui nous dit qu'aucun homme n'apporte en naissant un droit de priorité.

A côté des satisfactions de l'instinct de conservation, de l'instinct sexuel et des autres instincts relevant de la nature physique, les hommes poursuivent surtout les trois buts suivants: la richesse, les honneurs et la gloire, la domination. Et quant au bénéfice et aux avantages que consciemment ou inconsciemment ils espèrent en retirer, on peut les résumer par :

- 1° Plus de confort et d'agrément ;
- 2° Une plus grande indépendance extérieure et plus de liberté d'action ;
- 3° La supériorité et l'influence sur autrui.

Le deux premiers points, lors même qu'ils constituent des biens, ne sont pas de ceux auxquels on doit attacher trop de prix, ni pour lesquels il faille perdre de vue d'autres biens. L'indépendance extérieure peut tout aussi bien être accrue par la restriction des besoins et des désirs, que par l'augmentation des richesses; le riche est parfois même plus enchaîné par sa fortune que le pauvre par son dénuement. Et pour ce qui est de la liberté intérieure, le Christ n'a-t-il pas déjà dit qu'il est plus difficile aux riches d'entrer dans le royaume des cieux?

Quelques remarques encore sur le troisième point.

La tendance à vouloir exercer une influence sur ses semblables, soit sur leur jugement et leur admiration seulement (gloire), soit aussi sur leur volonté (domination), découle d'une noble et légitime aspiration vers l'universalité (Allgemeinheit), aspiration, qui, elle, a sa source dans la nature véritable de l'homme. Mais cette tendance va à l'encontre d'une telle aspiration toutes les fois que nous cherchons à influencer quelqu'un à seule fin d'en tirer profit pour nous-mêmes. Le beau côté de cette tendance vers l'universalité est le dévouement à des intérêts généraux, communs à tous, la moralité; le côté opposé, c'est l'égoïsme étroit, c'est l'ambition d'accaparer pour soi la chose générale, la soif de briller et de paraître. Dans le premier cas l'homme élargit lui-même son être intérieur et l'ouvre à l'universalité; dans le second cas il rétrécit la chose générale, et la rabaisse au niveau d'une affaire toute individuelle.

Sans doute il est encourageant de se savoir capable de grandes choses, car le besoin de sortir de nous-mêmes est profondément ancré dans notre nature; notre individualité nous est trop

étroite. Mais, rechercher une grande sphère d'activité pour en faire le but de la vie, c'est étrangement méconnaître les relations en présence. La valeur intérieure que peut avoir telle activité pour l'homme lui-même, dépend bien plutôt de l'esprit dans lequel elle a été déployée, que de son importance. Ainsi, l'œuvre la plus modeste peut être accomplie par un grand génie et, d'autre part, les plus hautes charges, comme par exemple celles de gouverner tout un peuple, peuvent être exercées dans un esprit mesquin de glorification personnelle, comme cela se voit bien fréquemment. A quoi sert à l'homme de disposer d'un vaste champ d'action, si intérieurement il reste confiné dans les limites de son individualité? A quoi bon les plus grands résultats, si c'est pour n'aboutir qu'à des buts mesquins? Rien ne dépeint mieux la misère et l'impuissance de la nature humaine, comme de voir des hommes, que leur position a placés à la tête d'un état, et qui de ce fait se trouvent déjà tout naturellement en communion avec l'universalité, et partant devraient pour ainsi dire incarner la loi, — être uniquement préoccupés de leur propre prestige et de leurs intérêts égoïstes. Mettez une araignée au sommet de la plus haute montagne et elle n'aura d'autres visées que de faire la chasse aux mouches. Hélas qu'ils sont nombreux ceux qui, au figuré, ont des yeux d'araignée!

Une cause essentielle de cette déformation de la nature humaine réside dans le fait que, trompé par l'apparence naturelle et confondant l'arbitraire avec la liberté, l'on prend pour de la liberté l'exercice non entravé de la volonté. De là cette tendance à vouloir assujétir la volonté d'autrui à la sienne. Or, en réalité, l'arbitraire et la vraie liberté sont aussi distincts l'un de l'autre que la nature empirique est distincte de la nature supérieure de l'homme. Vouloir et agir selon les impulsions de la nature empirique, c'est l'arbitraire; vouloir et agir selon la nature supérieure, c'est la liberté. La nature empirique ne recherche que la conservation et le bien-être de l'individu; tandis que, par son essence, l'homme est semblable au soleil qui veut répandre sur tous sa chaleur et sa clarté.

Une autre cause encore de cette déformation c'est que l'homme matériel est trop enclin à se laisser éblouir par ce qui est grand quantitativement; tout ce qui est grand saute aux yeux et en impose d'emblée, au point d'inhiber le jugement. Lors même que l'on sait qu'une chose n'est grande que comparée à une autre,

la grandeur relative ne manque jamais d'opérer son effet suggestif. C'est ainsi que même des esprits réfléchis se laissèrent éblouir par la puissance de Napoléon I^{er} au point de voir dans sa personne et dans sa conduite quelque chose d'auguste, alors qu'en réalité il n'ait jamais eu que des visées égoïstes. La moitié du globe terrestre est mise à feu et à sang pour procurer à un individu l'agréable sensation de sa toute-puissance. Ici la disproportion entre la grandeur et la valeur des motifs poursuivis, et entre la grandeur et la valeur des sacrifices exigés est telle que — n'était le côté triste et sanglant — cela en serait vraiment ridicule. Si nous possédions un flair moral mieux développé, nous serions tout aussi écœurés par l'âpre avidité avec laquelle les uns cherchent à s'appropriier tout, sans égards ni mesure, que nous sommes écœurés physiquement quand nous sentons une odeur nauséabonde.

Il va de soi que seule la grandeur intérieure, qui n'a pas besoin de point de comparaison, est une grandeur réelle, possédant une vraie valeur. Toute tentative de s'élever extérieurement au-dessus des autres et de vouloir imposer sa supériorité dénote donc un manque de grandeur morale, puisque l'on cherche ici à suppléer à ce qui, si on le possédait réellement, n'aurait nul besoin d'une telle mise en scène.

L'homme matériel ne s'incline que devant la puissance extérieure, dont les effets lui sont tangibles, soit qu'elle se manifeste par la force corporelle, par la richesse, ou par la domination. L'historien rend hommage à la puissance de l'esprit, car il reconnaît que les plus grands progrès réalisés au cours de l'humanité sont dûs non seulement à des facteurs d'ordre physique, mais aussi et surtout à des facteurs d'ordre spirituel. Le penseur, lui, rend hommage surtout à la grandeur morale, car le point de vue philosophique est de juger et d'apprécier toutes choses non par ce qu'elles sont comparées à d'autres, mais bien plutôt par ce qu'elles sont vraiment en elles-mêmes.

Abstraction faite des avantages que procurent aux hommes les relations avec leurs semblables, ils s'y sentent aussi portés par un besoin intérieur de sociabilité. Cependant le côté intime de ce besoin ne saurait trouver sa complète satisfaction dans un monde où l'on se montre collet-monté, où chacun est avant tout désireux de s'affirmer devant les autres et de rechercher dans le commerce de ses semblables des avantages pour ses intérêts ou sa

vanité Aussi est-ce dans le cercle plus restreint de la famille que l'on cherche de préférence les joies de la vie intime.

Le fait que tous les hommes ont une même origine et vivent dans le même univers signifie qu'ils sont des représentations d'une même unité. En effet, *les hommes sont au fond tous également apparentés entre eux*; qu'ils se considèrent comme des étrangers ou non, cela dépend uniquement du sentiment qui dicte leurs relations. Deux compatriotes qui, dans leur pays, se croisent avec indifférence, se jetteraient joyeusement dans les bras l'un de l'autre, s'il leur arrivait de se rencontrer dans un désert au milieu de cannibales.

Il est souvent question de fraternité et de fraternisation, mais on ne parle guère du sentiment sur lequel seul une fraternisation pourrait être fondée, à savoir que tous les hommes sont essentiellement *un*. Or, sans ce sentiment, l'égoïsme serait de droit notre maître, et vouloir ériger une fraternité sur les bases de l'égoïsme serait certes une tentative manquée.

Nous constatons jusqu'à présent que même l'association entre individus s'effectue par contraste ou est motivée par le contraste. Nombre de gens ne forment un clan que pour pouvoir d'autant mieux se retrancher d'un autre. Le sentiment de solidarité au sein d'un groupe repose sur le sentiment de l'antagonisme suscité par les étrangers à ce groupe.

Ce qui crée une telle barrière entre les hommes c'est l'illusion de leur individualité primitive, fusionnée avec leur nature empirique dont elle découle. Non seulement il en résulte divers intérêts égoïstes, hostiles entre eux, mais aussi chaque individu recèle de ce fait quelque chose d'obscur qui échappe naturellement à son prochain et le lui rend étranger. Tout contribue donc à séparer les hommes, à rendre plus difficile leur compréhension réciproque et à étouffer le sentiment de leur parenté et de leur solidarité: les particularités de nature, de race, d'éducation, de position sociale, de langue, de religion, de convictions politiques; les lois, us et coutumes, et jusqu'au sol natal et à l'entourage, tout enfin ce qui constitue le moi empirique jusque dans ses moindres replis, concourt à cette séparation. Néanmoins les faits sont là, qui prouvent que nous pouvons, indépendamment de toutes ces divergences, nous élever au-dessus des particularités de notre nature empirique, à une région où il n'y a plus rien d'obscur ni d'hostile, et communier avec l'Univers.

Si seulement nous étions toujours fermement résolus: 1° à n'écouter que la voix de la raison, à approfondir toutes choses et ne laisser valoir que ce qui est logique et rationnel, et 2° à nous abstenir de toute convoitise égoïste, de toute poursuite intéressée, il pourrait en résulter une belle atmosphère d'harmonie et de fraternelle concorde, car un même souffle nous animerait. Celui qui réaliserait les conditions précitées fournirait par avance et sans qu'on le connaisse de plus près, la garantie de ce qu'on pourra attendre de lui, quelle sera sa conduite dans telle circonstance donnée, bref, comment il réagira en toute occasion.

Par contre, celui qui persiste dans ses opinions et s'entête à les maintenir malgré l'évidence des preuves contraires, érige une barrière entre lui et les autres. Car, parcequ'un individu aime telle chose, il ne s'ensuit pas que les autres doivent l'aimer aussi. Seuls les motifs de la raison et la certitude sont invariables et identiques pour tous et peuvent servir de point d'appui stable à une libre entente.

Lorsque quelqu'un fait de ses intérêts personnels le pivot de sa vie, avide de mettre en œuvre tout ce qui peut les favoriser, il entre nécessairement en conflit avec d'autres qui agissent pareillement pour leur propre compte, et cela risque de faire surgir des dissentiments pouvant devenir séculaires et pousser des générations entières à la haine réciproque. Une activité partagée et bien comprise, par contre, deviendra le plus fort lien qui puisse unir des esprits libres. La liberté intérieure c'est la moralité, tandis que l'arbitraire en est tout l'opposé.

Après ces diverses considérations, nous sommes en droit de conclure que des hommes parvenus à la vraie liberté de leur conscience et de leurs actes sont bien capables de se tenir lieu de parents, d'enfants et de frères, — d'ailleurs les liens de l'esprit sont parfois plus forts encore que ceux du sang. Donc pour satisfaire ce besoin d'affection et d'intimité que l'on recherche généralement dans la vie du foyer, ils pourront se créer une famille, en formant entre eux une communauté.

Rien n'est plus stimulant et plus bienfaisant au développement moral que l'exemple et le contact d'hommes supérieurs, dévoués au bien. En tout l'union fait la force, mais peut-être nulle part autant que dans le processus du développement intérieur. C'est dans la compagnie d'hommes poursuivant le même idéal que l'on

trouvera un terrain propice, où l'âme encore chancelante pourra se fixer et s'attacher à tout ce qui est noble et généreux.

Nous serons donc unis dans un même épanouissement de nos plus pures aspirations. L'intimité, qui dans la famille naturelle naît par la voix de la nature, par les soins de l'éducation, par l'ambiance, par les souvenirs d'enfance chers à chacun, et par les intérêts communs — car ce dernier facteur est certes un des plus grands liens de la famille — cette intimité ne sera pas moins réelle entre des esprits supérieurs unis librement dans un même but élevé. Le grand Maître a dit: Là où est votre trésor, là aussi sera votre cœur. Si donc notre trésor est le bien de tous, les cœurs aussi s'y rencontreront. En professant par ses sentiments altruistes le détachement des vaines conquêtes et des poursuites illusoires de ce monde; en compatissant aux souffrances et aux misères de l'humanité, on suscitera une atmosphère si bienfaisante, que la vie ainsi partagée deviendra une vraie patrie spirituelle. Il dépend de nous d'être les uns pour les autres une bénédiction ou un tourment.

L'association projetée devra donc être basée sur les principes suivants: S'unir pour vivre en commun non pas d'une vie oisive ou contemplative, mais d'une vie harmonieuse et féconde, consacrée au travail, dont le bénéfice, une fois les besoins essentiels assurés, sera affecté à des œuvres d'utilité publique et de philanthropie.

Une telle communauté ne devra naturellement pas reposer sur le principe monacal de l'obéissance absolue, de l'ascétisme et de la réclusion, mais au contraire sur la liberté complète et l'intérêt pour tout ce qui est humain, sans toutefois se laisser trop entraîner par l'effervescence de la grande ville.

Des hommes pouvant exercer une activité plus efficace dans leur milieu ne devront pas s'y soustraire, de même que ceux qui ont de la famille; car les égards dûs à autrui doivent primer ceux que l'on peut avoir pour soi-même. Par contre des célibataires et des veufs pourront venir chercher dans une telle communauté le foyer dont ils sont privés.

Nombreux sont les hommes que les circonstances contraignent au célibat, et ceux qui sont réduits à vivre dans l'isolement, dépourvus des joies intimes et réconfortantes de la famille. Car les rapports qu'ils peuvent avoir avec leurs semblables sur le terrain

des affaires, ou dans les clubs, restaurants et autres lieux de réunions, ne sont pas de nature à donner à l'âme une entière satisfaction. Plus d'un réalise de la sorte, il est vrai, de grands succès, de brillantes affaires, mais au bout du compte quel bénéfice en retire-t-il? Des coussins plus moelleux, une meilleure chère, plus de prévenances extérieures, peut-être des décorations, des distinctions.... c'est tout. Et voilà ce qui peut déterminer des hommes sérieux, aux tempes grisonnantes, à consumer leur existence entière dans l'attente de ces vaines futilités, encore que le plus souvent ils incommodent leur prochain par-dessus le marché! En vérité, sans la conscience supérieure, les hommes malgré tout le déploiement de leur fiévreuse activité, sont comme des scarabées sur un tas de fumier, qui sans cesse se remuent et s'éreintent, sans qu'il en résulte jamais autre chose à la fin, qu'un petit tas de fumier se trouve déplacé d'un endroit à un autre. Non seulement de la sorte on n'atteint pas le vrai but de tout effort, l'état de satisfaction, mais encore on laisse s'atrophier et se dessécher l'esprit, puisqu'il est obligé en dépit de l'âge, de s'adapter à des impulsions enfantines.

Il n'y a que deux objets en ce monde qui aient une valeur intrinsèque: 1^o Une activité utile et désintéressée, quelque modeste qu'elle soit d'ailleurs. 2^o Des relations sincères, avec des personnes poursuivant un même idéal. C'est ce qu'une association comme celle que nous allons esquisser ici pourrait essayer de réaliser.

PLAN D'UNE COMMUNAUTÉ BASÉE SUR UNE VIE RATIONNELLE

§ 1. La communauté a pour but de procurer à ses membres: a) les moyens d'être le plus utiles aux autres, b) de pouvoir travailler le plus efficacement à leur propre perfectionnement intellectuel et moral, c) de leur assurer un asile familial et paisible.

§ 2. Les membres de la communauté prennent entre eux la dénomination « d'amis » ou toute autre qui soit appropriée.

§ 3. Le nombre des membres d'une communauté ne devra pas être inférieur à 5, ni supérieur à 15 ou 20, pour pouvoir d'une part réunir les ressources matérielles et spirituelles nécessaires, et pour ne pas, d'autre part, entraver l'intimité. Aussi lorsque ce chiffre sera atteint il y aura lieu de fonder une deuxième colonie, et ainsi de suite.

§ 4. Chaque membre s'engage à verser une somme déterminée pour subvenir aux frais d'installation et autres dépenses. Cette somme variera naturellement suivant le nombre des participants, et elle deviendra la propriété de la communauté. Si l'un des membres possède une plus grande fortune, il sera libre d'en disposer selon son gré, tout en ayant à cœur d'en faire le meilleur emploi.

Une communauté déjà organisée pourra aussi admettre des membres non payants, après que ceux-ci auront donné des preuves sérieuses de l'intérêt qu'ils lui portent.

§ 5. Pour faire partie d'une communauté, il faut avoir 25 ans révolus, afin d'être à même de prendre une décision en toute connaissance de cause. En outre il est nécessaire de posséder un certain degré de culture pour pouvoir bien comprendre le but de l'entreprise et se pénétrer de l'esprit qui l'a inspirée.

§ 6. Il n'est nullement besoin de se rattacher à telle ou telle doctrine; seul est indispensable l'amour sincère de la vérité et de la justice, c'est-à-dire la ferme volonté de ne se laisser guider que par la raison et de ne s'attacher qu'à ce qui est équitable et rationnel, même si cela devait heurter nos propres préférences. — Bien entendu l'idée fondamentale de toute l'initiative repose sur le sentiment de la parenté intérieure de tous les hommes et de la vanité des ambitions égoïstes; cette idée devra donc être préalablement bien comprise et approfondie, sans quoi l'institution n'aurait pas de raison d'être.

Les « amis » seront toujours prêts à s'éclairer et à s'instruire réciproquement; chacun pourra en dehors des heures de travail soumettre à la libre discussion les questions qui le préoccupent plus particulièrement.

Non seulement ils s'entr'aideront mutuellement, mais les amis seront aussi disposés à donner aide et conseil à quiconque aura recours à eux.

§ 7. Les différences de nationalité n'entrent pas en ligne de compte. Les membres sont libres de parler la langue qu'ils veulent, seulement il est nécessaire qu'ils sachent celle du pays, pour pouvoir se faire comprendre sans peine de tout le monde.

§ 8. Le fait d'entrer dans la communauté n'oblige pas de rompre les relations avec ses amis et connaissances, pour autant que ces relations sont compatibles avec le nouveau genre de vie.

Un veuf ayant des enfants du sexe mâle pourra les prendre auprès de lui.

§ 9. Délaissant la formule peu naturelle qui consiste à dire « vous » à certaines personnes, les « amis » adopteront le « tu » familial, qui convient mieux au caractère d'intimité; ils s'appelleront par leur prénom.

§ 10. Les « amis » se considéreront comme égaux entre eux, ils mettront de côté toute distinction extérieure, pour ne former qu'une famille de frères également dévoués les uns aux autres.

Il n'y aura pas de chef ou supérieur, mais on élira un membre qui sera plus spécialement chargé de veiller à l'organisation intérieure, et un autre qui aura pour mission de régler les rapports avec le dehors.

Aucune décision importante d'ailleurs ne devra être prise sans l'assentiment de tous.

§ 11. La communauté fera l'acquisition d'un domaine avec jardin, en dehors de ville, si possible aux abords d'un lac ou d'une rivière.

Tout y sera aménagé avec goût, propreté et confort, quoique simplement et sans luxe.

§ 12. Les « amis » réuniront leurs bibliothèques privées en une seule, qu'ils enrichiront au fur et à mesure d'œuvres scientifiques, artistiques et autres, ainsi que de revues et périodiques. — Cette bibliothèque pourra être mise également à la disposition du dehors.

Ceux des « amis » qui sont musiciens apporteront leurs instruments afin de procurer à eux-mêmes et aux autres les pures jouissances de la musique.

Enfin il y aura des engins de gymnastique, un billard, et des jeux de société: échecs, etc. sauf des jeux d'argent cela va sans dire.

§ 13. Afin de maintenir un ordre régulier dans la maison, les « amis » se soumettront à une règle commune; ils se lèveront aux mêmes heures et prendront leurs repas ensemble.

§ 14. Les « amis » restreindront l'usage de la viande* et se nourriront de préférence de légumes, fruits, œufs et laitages; ils s'abstiendront de boissons fortes.

§ 15. Chacun se livrera à une occupation en rapport avec ses goûts ou ses aptitudes. Tel « ami » se chargera de l'entretien du jardin, tel autre s'intéressant aux travaux littéraires s'y vouera, et celui qui exerce une profession pourra se rendre journellement à la ville.

§ 16. Aucune contrainte ne régnera dans la communauté, chacun sera libre d'aller et de venir pourvu qu'il prévienne de son absence. Il est bien convenu du reste que tous les « amis » seront consciencieux et s'acquitteront pour le mieux de leur tâche, afin qu'elle soit profitable aux autres dans la mesure du possible.

* L'auteur du projet avait adopté le régime végétarien pendant quelque temps.

Chacun doit être désireux par avance de ne rechercher en tout que ce qui est raisonnable, juste et approprié.

§ 17. L'excédent des recettes, une fois déduites toutes les dépenses nécessitées par l'entretien de la communauté, sera employé à des œuvres d'assistance et d'utilité publique; à soulager des infortunes au près et au loin, à soutenir des écoles, des hôpitaux, etc.

Si ses moyens venaient à le lui permettre, la communauté ferait ériger à ses propres frais quelque institution de ce genre, qui serait administrée par ses membres.

§ 18. Aux heures de repos et de récréation, les « amis » se rencontreront dans la salle de réunion pour s'entretenir sur des sujets variés religieux, philosophiques, scientifiques, artistiques, littéraires, politiques, ou bien pour faire une lecture en commun, ou encore pour se divertir par la musique et les jeux. La franche gaité et l'humour ne seront point bannis, car ils donnent une agréable saveur à la vie. Les plaisanteries entre « amis » ne risqueront jamais de dégénérer en animosités personnelles.

§ 19. Un accord fraternel et sincère régnera parmi les « amis ». L'idée ne leur viendra même pas de vouloir en imposer ou briller devant les autres; ils adopteront plutôt le précepte de Jésus d'être humbles et ils auront une entière confiance réciproque. Tout ce qui touchera l'un touchera aussi les autres.

§ 20. Si l'un des « amis » tombait malade, il serait soigné avec dévouement à tour de rôle par les autres. On évitera autant que possible l'abus des drogues et des médicaments.

§ 21. Des hommes empêchés par les circonstances de faire partie de la communauté, mais qui se déclarent d'accord avec ses principes et qui désireraient sincèrement entrer en relations avec elle, peuvent y être accueillis momentanément; ils deviendront des « amis externes » de même que ceux qui, en vue d'un échange d'idées, demanderaient à être mis en rapports du dehors, ou qui voudraient s'associer à quelque œuvre d'utilité publique entreprise par la communauté.

§ 22. Certains paragraphes pourront, après délibération préalable, être modifiés, et de nouveaux être ajoutés. Toutefois il est évident que ce ne sont pas les status qui importent ici, mais bien plutôt l'esprit dont sera animée la communauté. Car la véritable essence de l'action réciproque tant spirituelle que morale ne se laisse ni formuler ni imposer par des paragraphes. Seule une atmosphère d'amour et de raison parviendra à nous inspirer ce désir de vivre d'une vie plus harmonieuse, plus riche, et pour nous-mêmes, et pour les autres.
